

19 Dec. 1936
66

REVUE BLEUE

POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

DIRECTEUR
Paul GAULTIER

RÉDACTEUR EN CHEF
Lucien MAURY

de l'Institut

SECRETARE GÉNÉRAL
Pierre MOREL

NUMÉRO 24

74^e ANNÉE

19 DÉCEMBRE 1936

ANDRÉ GIDE DÉSENCHANTÉ

Par Y. Georges PRADE

Vice-Président du Conseil Municipal de Paris

M.

ANDRÉ GIDE revient de Russie, désenchanté, semble-t-il ; cette impression du moins ressort de son récent ouvrage, « Retour de l'U.R.S.S. » (1) dont on a pu dire, à juste raison, qu'il constituait l'un des événements les plus marquants de la critique du communisme. Il est nécessaire d'avoir lu ce petit livre de moins de cent pages pour se rendre compte de l'extraordinaire évolution de celui qui fut, jusqu'à présent, l'une des fiertés intellectuelles les plus légitimes de la III^e Internationale et de ceux qui s'intitulent ses amis. Son indépendance de pensée lui vaudra, qu'il n'en doute pas un seul instant, la perte de cette faveur.

En une langue claire, en un style facile, André Gide confesse ses inquiétudes et ses déceptions, il avoue ce qu'il a vu durant son périple de Leningrad au Caucase et s'attache à le rapporter fidèlement. Cette audace et cette sincérité lui

seront difficilement pardonnées par ceux qui avaient fondé sur son autorité et sur son influence dans les milieux littéraires.

Car André Gide a, depuis trois ans, rendu des services considérables à la cause communiste, il représente un nom et un talent dont on a su tirer le plus utile parti.

Grouper autour de l'idéologie révolutionnaire un état-major d'écrivains et d'artistes pour en intensifier le rayonnement, cette préoccupation est, à n'en pas douter, celle des propagandistes du régime des Soviets en France.

Très habilement, ils ont réalisé que l'intellectualité gardait, à condition d'être exploitée, un immense prestige sur les masses. Le ralliement de Gide ou de Cassou aux idées stalinienne, par exemple, troublent bien des consciences et émeuvent des sensibilités. Raison de plus, empressons-nous d'ajouter, pour trouver d'énergiques réactifs à ces éléments de décomposition.

La création de la Maison de la Culture consacre cet effort : la pénétration du bolchevisme sous des aspects variés, tel est le but que s'est

(1) Edition Nouvelle Revue Française, Gallimard.

assigné son ardent animateur, Louis Aragon, récent lauréat du prix Théophraste Renaudot. Précisons d'ailleurs que celui-ci sous-estime certainement ses mérites personnels, lorsqu'au soir même de son élection, il déclarait, sans doute avec humour, qu'il devait à Jacques Duclos et à Thorez de penser et d'écrire en français. Toutes les occasions : l'exploitation de l'actualité, les domaines les plus divers, le théâtre (à l'exemple des manifestations du 14 juillet), les arts plastiques (invention au dernier Salon d'une tendance Front Populaire) sont judicieusement exploitées.

MM. Francis Jourdain, André Malraux sont parmi les têtes d'affiches, André Gide y figurait également ; le voici aujourd'hui, je le crois, rayé sans espoir de retour. Analysons cette porte sensible, avec d'autant plus d'objectivité satisfaite, que le départ de l'auteur des « *Nourritures terrestres* » ne doit pas être interprété comme une abjuration, ni comme un ralliement aux doctrines que nous défendons.

Sa confession combien amère, l'aveu déchirant de sensible sincérité, ont été déjà et surtout seront abondamment commentés. Dans une récente chronique de *Candide*, René Bizet, avec une habileté de chirurgien, s'y est savamment attaché.

Retenons la définition qu'il fait de Gide : « Bourgeois révolutionnaire, assez semblable à ces braves gens qui, autour de 1894, s'attendrissaient sur le sort d'un Ravaciniol ou d'un Emile Henry, qui sympathisaient avec l'anarchie d'autant plus aisément qu'elle ne leur demandait que leur bon cœur ».

Mais, en vérité, ne destinait l'écrivain cristallin de *Corydon* à son rôle de propagandiste révolutionnaire, il est de naissance et d'éducation bourgeoise, ce qui, voici quelques semaines encore, était bien la pire injure que pouvaient préférer les militants de la doctrine léniniste.

Fils d'un juriconsulte éminent, savant professeur de droit romain, il n'a pu trouver dans les sages travaux de son père, sur le caractère de la dot ou sur la condition privée de la femme, les principes de sa tumultueuse libération. Dans l'ignorance où nous sommes des tendances du traité de la condition de l'enfant naturel et de « la concubine dans la législation romaine », nous ne sommes pas fondés à penser que l'on puisse trouver, dans les recherches paternelles, des ferments de révolte.

Par contre, il ne paraît pas contestable qu'il

ait subi l'action spirituelle de son oncle Charles Gide, le professeur d'économie politique à Montpellier, à Paris et au Collège de France. Celui-ci se rattache à l'école coopérative ; ne voit-il pas, dans le principe de coopération, la base d'une société neuve, dans laquelle les groupements coopératifs produisant tout ce qu'ils consomment, les revenus capitalistes seraient supprimés ?

La bolchevisation de la Russie a, n'en doutons pas, ouvert un monde nouveau aux esprits avides de curiosité, épris d'idéologie égalitaire.

Tant qui se cherchaient, qui cultivaient toute possibilité de bouleversement moral, y ont trouvé ou ont cru y trouver leur chemin de Damas.

Avec frénésie, et Gide est de ceux-là, il se sont rués vers ce qu'il espéraient être la solution.

J'ajoute que l'admiration officielle, et à vrai dire flatteuse, d'une grande collectivité publique, qui pratique l'enthousiasme de commande, a toujours quelque chose d'attirant et de reconfortant pour les auteurs et les artistes qui se jugeaient incompris ou mésestimés. Un élément enfin n'est pas négligeable, et je tiens à en excepter André Gide, dont la probité intellectuelle est une très sûre garantie, celui des avantages matériels que dispense la propagande communiste à ceux dont elle entend se servir. Les revanches d'amour-propre blessé, et la désignation à des postes rétribués expliquent bien des conversions.

Dans son avant-propos, M. Gide, dès les premières pages de son ouvrage, prend grand soin de nous prévenir que son admiration et son amour pour l'U.R.S.S. ne sont plus aussi absolus qu'ils l'étaient il y a trois ans. Il s'y mêle désormais à la fois un sens limite, une nuance attristée et un désir de controverse.

Le sort de la culture continue-t-il à être lié au destin même des Soviets, ainsi qu'il le déclarait lui-même publiquement, mais déjà avec scepticisme, en octobre 1935, aux funérailles de Gorki ; les chapitres qui suivent autorisent le doute pour le moins.

« Il y a là-bas du bon et du mauvais : je devrais dire de l'excellent et du pire » ; l'ouvrage que nous analysons paraît être consacré à démontrer les termes péjoratifs de cette affirmation. André Gide réalise aisément que sa critique sévère sera exploitée par les adversaires de l'idée révolutionnaire, mais cette considération de tactique partisane cède devant un âpre désir de vérité, puisqu'il écrit : « Jusqu'à quel point,

dans une faillite, nous sentirions-nous engagés ! »

Un premier chapitre permet à l'auteur de se replonger dans l'ambiance de sa visite précédente ; il raconte son voyage au Caucase et, son enthousiasme aidant, il donne aux événements les plus minimes une couleur intense, une véritable ferveur.

Pour nous qui avons été également en U. R. S. S., et qui y avons été l'objet de l'accueil le plus cordial et d'un réel effort d'hospitalité, nous nous retenons difficilement de sourire lorsque M. Gide écrit :

« Aussi bien, nulle part qu'en U.R.S.S., le contact avec tous et n'importe qui, ne s'établit plus aisément, immédiat, profond, chaleureux. »

En toute sincérité, la foule russe est assez passive, lointaine, fermée, si différente de nos masses populaires, et comme nous-mêmes, l'auteur dut avoir grand mal à entrer en contact avec elle puisqu'il ne pratique pas sa langue.

L'idéal révolutionnaire embellit ce qui a grand besoin de l'être ; il fait trouver « charmants » les abominables wagons du train et permet de découvrir une « note de joie profonde » dans les sinistres parcs de culture d'où toute gaieté nous est apparue bannie.

De cette naïveté, dont nous souffrons pour lui, M. Gide va, au cours des pages qui suivent, se libérer, et avec quelle impitoyable cruauté. La rareté des denrées alimentaires, que nous appellerons disette, le fait s'étonner des longues files devant les magasins et du nombre considérable des consommateurs qui ne peuvent être servis. Il qualifie les marchandises de « rebutantes » et sa délicatesse native s'élève contre leur basse qualité. Apologiste du collectivisme, il se trouve en état de péché mortel, car, dans une très belle envolée lyrique, il exalte, *du grand au petit, l'industriel et le commerçant qui se tourmentent et s'ingénient pour flatter le goût du public.* Et voici, admirable de clarté, la condamnation de l'Étatisme : *De tout cela, l'État n'a cure, car l'État n'a pas de rival.*

— *La qualité ? A quoi bon, s'il n'y a pas de concurrence, nous a-t-on dit. Et c'est ainsi que l'on explique trop aisément la mauvaise qualité de tout, en U.R.S.S.*

Définition qui mériterait que l'économie privée en fit sa propre charte.

Après la critique se poursuit, elle s'en prend à l'affaiblissement des arts. *« Rien de plus bêtement petit bourgeois que les productions d'au-*

jourd'hui. Les étalages aux devantures des magasins sont consternants.

Elle touche au sacro-saint Stakhanovisme, cette course au rendement que les communistes ont voulu présenter comme une conquête du prolétariat. Il a été inventé, écrit, en iconoclaste inconscient, M. Gide, *pour secouer la nonchalance, on avait le knout autrefois ; et il se plaît à ironiser sur ses résultats réels.*

Après l'usine, le champ, en un raccourci saisissant, il révèle l'utopie de l'exploitation agricole kolkhose. Certes, on lui a montré le spécimen-type de prospérité agricole, mais il sait qu'il est d'autres kolkhoses misérables et il souligne l'inégalité.

Avec quelle ardeur il fait ensuite le procès du conformisme et de l'opinion officielle que les dirigeants et la presse infligent à une masse ignorante.

Le candide désir qu'ont les Soviétiques, en construction, d'être admirés, est selon lui, une marque de faiblesse et d'inquiétude. Le dédain compatissant qu'on témoigne à la France choque M. Gide, qui admet difficile qu'on doute de l'existence et du fonctionnement du métropolitain, des tramways, des écoles et des cinémas à Paris.

Conseur désormais vigilant, il découvre et dénonce le mur fissuré, à côté du sanatorium-reclame, la misère des ouvriers du nouveau théâtre, *parqués dans des campements sordides.*

Après un hôtel de luxe, il visite le soukhose modèle pour l'approvisionnement et il achève sa description par cette cruelle interrogation : *« Je ne m'explique pas qu'avec tant de soins les œufs que l'on nous sert à l'hôtel ne soient pas meilleurs ».*

Puis, renonçant à ces détails anecdotiques, M. André Gide s'attaque au cœur du problème social. Chacune de ces lignes deviennent des armes redoutables pour dissiper le mirage du communisme soi-disant égalitaire.

La ferme est un alignement de taudis, *on y loge à quatre dans une pièce de deux mètres cinquante sur deux mètres. Le repas au restaurant du soukhose coûte deux roubles, taxe que ne peuvent se permettre ceux dont le salaire n'est que de 75 roubles par mois. En plus du pain, ils doivent se contenter d'un poisson sec.*

De l'inégalité des salaires, qu'il pose comme un fait acquis, l'auteur, parce qu'on ne remédie pas aux différences de conditions, voit sortir une bourgeoisie ouvrière satisfaite (et parlant con-

servatrice) trop comparable à notre petite bourgeoisie.

Une caste privilégiée existe en U.R.S.S. ; elle impose sa volonté, tout l'effort des pouvoirs publics se porte vers elle ; rien n'est d'ailleurs plus compréhensible puisqu'elle constitue l'assise même du régime. Comme nous sommes éloignés de la *camaraderie*, du *partage*, de la *vie commune*. En place, la restauration de la *famille*, de l'*héritage* et du *legs*, le *goût du lucre* ont repris la prédominance.

L'aristocratie du bien-penser, du conformisme est souveraine ; et avec quelle terreur empreinte de dégoût Gide se résout à l'écrire. elle sera demain devenue l'*aristocratie de l'argent*. L'union des classes sociales, la trouve-t-on dans le mépris que ceux qui sont du bon côté marquent à leurs inférieurs, des domestiques (quelle servilité, quelle obséquiosité), des manœuvres, des hommes et des femmes de journée.

Les pauvres, ils sont l'objet d'un cri de pitié déchirant ; la révolte sensible de Gide est émouvante.

« Il y a des pauvres. Il y en trop ; beaucoup trop. J'espérais pourtant bien ne plus en voir, ou même plus exactement : c'est pour ne plus en voir que j'étais venu en U.R.S.S... »

L'échec du Trotskysme opprimé, les prémices du procès de Kamenev et de Zinoviev, on les découvre dans les lignes d'indignation contenue, où Gide déplore la disparition de l'ancien esprit révolutionnaire, aujourd'hui suspect et prohibé. Il n'est plus de mise, il n'en faut plus. L'acquiescement conforme l'a remplacé, il le faut enthousiaste et allègre, la critique est étouffée, durement frappée et une phrase diatribe qui sera célèbre achève la plainte de l'ulcéré :

« Je doute qu'en aucun autre pays, aujourd'hui, fût-ce l'Allemagne de Hitler, l'esprit soit moins libre, plus courbé, plus craintif (terrorisé), plus vassalisé ».

Nos communistes n'ont pas de termes assez vigoureux pour condamner chaque jour les dictateurs et leur impérialisme ; quelle confusion doit être la leur, lorsque André Gide s'attache à prouver que Staline tombe sous le coup de cette accusation. Qu'il s'agisse d'une débauche d'effigies qui rappelle le culte ancestral des icônes, de discours invariablement portés à sa prospérité, le chef de la III^e Internationale, par l'adoration, l'amour ou la crainte, est toujours là. Vient ensuite l'anecdote maintenant bien connue du télégramme, où l'employé des P.T.T. refuse à Gide expéditeur, le texte de la dépêche, parce

que l'adresse à Staline ne s'accompagne pas d'une épithète laudative.

De la personne, l'attaque passe ensuite à la doctrine accusée de déformation. L'idéal d'origine n'a pas été atteint, faut-il douter même qu'on puisse l'atteindre un jour. Faillite ou opportune accommodation, l'auteur se pose le dilemme, on devine dans quel drame de conscience.

« Quantité de résolutions de Staline sont prises, en ces derniers temps, presque toutes en fonction de l'Allemagne, et dictées par la peur qu'on en a ».

Avons-nous jamais écrit autre chose, et la meurtrière agitation de nos communistes, les volte-face de leur ligne politique n'ont à nos yeux qu'une explication : éviter aux Soviétiques l'orage hitlérien, et s'il doit éclater, le faire dériver sur la France — douloureuse théorie de l'abcès de fixation.

Du communisme russe, il ne reste plus grand chose ; dans un vocabulaire nuancé, Gide souligne que « l'impulsion première s'engourdit, se perd, que l'entreprise se compromet ». Quelques lignes plus loin, le penchant trotskyste réapparaît, il se montre compréhensif pour l'esprit de contre-révolution, l'idole stalinienne ne vacille-t-elle pas sous ce coup direct : *L'on vient à se demander si Lénine lui-même, revenant sur terre aujourd'hui, serait satisfait.*

La dictature du prolétariat n'est donc qu'illusion, elle a été remplacée par la dictature d'un homme — c'est exactement, conclut-il, ce que l'on ne voulait pas.

Le chapitre IV est de tous le plus intéressant, tant sa richesse doctrinaire ne se dément pas un seul instant. Il y est fait grief à Staline de vouloir supprimer toute opposition, même au prix du terrorisme ; quelle joie satisfaite dans cette phrase de l'opposant-né qu'est Gide : « Il est sans doute heureux que Staline y parvienne si mal ».

Tout n'est donc plus que déception, jusqu'au terrain intellectuel et artistique, jadis pur, aujourd'hui envahi par la routine officielle et un goût de la vulgarité. Les équipes de chercheurs et des pionniers de l'avant-garde vont reculer d'effroi. On veut, au théâtre, des opérettes à refrains faciles, l'on doit se plier au conformisme, ainsi l'exposition de peintures modernes de Tiflis, consacrée aux épisodes de la vie de Staline, est-elle jugée avec le plus cruel mépris : « La culture que vous prétendez servir, illustrer, défendre, vous honnira ».

A vous, M. Aragon, Mme Joliot-Curie, je livre cette impitoyable prévision.

L'appendice de « Retour de l'U.R.S.S. » demeure une mine d'exploration, et sous la forme narratrice, illustre puissamment encore l'immense déconvenue du révolutionnaire trompé.

Les notes et renvois sont d'une ironie savoureuse ; dans le texte du discours aux gens de lettres de Leningrad (2 juillet 1936), ils soulignent la puérité de la censure soviétique — l'avenir de l'U.R.S.S. doit obligatoirement s'accompagner de « glorieux » et le rappel d'un monarque être amputé du terme « grand ».

Sans l'avouer implicitement, il condamne la lutte anti-religieuse et surtout il en prévoit l'inanité.

L'étude du fonctionnement d'un Kolkhose lui permet d'en déduire, par comparaison, les conditions d'existence d'un ouvrier non privilégié, manoeuvre non qualifié. Le salaire est de 5 à 6 roubles par jour, souvent moins. Or, si le rouble vaut théoriquement 3 francs, son pouvoir d'achat n'excède en réalité guère 1 franc, et les œufs, le lait, la viande, le beurre, les vêtements sont d'un prix prohibitif.

Soulignons l'arrêt pitoyable, et exprimé avec quelle délicatesse devant le *Besprizonis* de Sébastopol, enfants abandonnés, si nombreux. Ils ont fui le village natal parce qu'eux et leurs parents y avaient faim, ils errent dans les rues, en loques, pieds nus, ils couchent dehors ou dans un coin de porte, et comme les chiens, jadis à Constantinople, les agents les font circuler. L'orphelinat est article de propagande pour l'exérieur, a dû juger André Gide, et si en assistant à une raffe infantine son esprit pitoyable évoqua Moujik

Marc de Dostoïewsky, sa pensée dut s'évader vers les Enfants Assistés de Denfert-Rochereau, dont nous ne parlons pas, mais sur lesquels M. Mourier fait veiller des infirmières.

Livre de remords, non pas. « Retour d'U.R.S.S. » trahit un désenchantement, celui qui l'a écrit ne croit pas s'être trompé, il s'aperçoit qu'on l'a trompé. C'est un nouveau « J'accuse » qui vient de nous être livré, qu'elle soit politique, sociale, intellectuelle ou économique, la critique est d'autant plus probante qu'elle s'exerce comme à regret. Les adversaires du communisme s'empareront de l'ouvrage, ils en tireront armes et arguments. André Gide l'avait prévu, cette idée le navre ; peut-être, songe-t-il, eût-il dû imposer silence à sa soif de sincérité.

Que non pas ; de l'autre côté, au premier signe de non-conformisme, la porte s'est refermée.

Un récent numéro de *Molodaïa Guardia*, organe de ces jeunesse communistes, de ces Komsomoz que vous aimez tant, M. Gide vient de mettre en garde ses lecteurs contre un enthousiasme excessif pour vos œuvres.

Vous relevez, paraît-il, de la grosse bourgeoisie, vous êtes individualiste et esthète, vous commettez pas mal d'erreurs et vous n'avez pas compris la véritable nature de la lutte des classes. Ceci était écrit avant la parution de votre *meû calpâ*. Ne retournez plus à la Maison de la culture, vous en seriez brutalement exclu comme Souvarine autrefois, comme Doriot récemment.

L'éternel révolté que vous êtes ne saurait être dans la ligne.

Y. GEORGE PRADE,

Vice-Président du Conseil Municipal de Paris.